

Vers l'avenir obscur, jette-t-elle les yeux,
Au-delà de la vie elle aperçoit les cieux ;
Revient-elle au présent, déjà pour récompense
Elle a de ses bienfaits la douce conscience ;
Et si le souvenir n'en est pas effacé,
Avec quels doux transports elle voit le passé !
Cicéron nous le dit : les jours de la vieillesse
Empruntent leur bonheur d'une sage jeunesse.

II.

Adorable vertu, que tes divins attraits,
Dans un cœur qui te perd, laissent de longs regrets !
De celui qui te hait ta vue est le supplice :
Oui, toujours au méchant montre-toi : qu'il rougisse.
Trop souvent, il est vrai, la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne et la gloire te suit.
En perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous vouions, sans toi nous contenter,
Importune vertu, pourquoi nous tourmenter ?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables !
Qui t'a donné ce droit de punir des coupables ?
Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te plus aimer.
Non, tu seras toujours, par ta seule présence,
Ou notre désespoir ou notre récompense.

III.

O Dieu ! qui chaque jour veut que ton soleil brille
Sur le charme du pâtre et le palais du roi,
Tu dois à ta bonté de bénir la famille
Où règne la vertu, qui ne vit que pour toi. X.